



Les Jeunes Filles sous Louis XIV

SUITE (*)

SAINT-CYR : Ses origines. — Les règlements généraux, les études, la nourriture, les jeux, les récompenses et les punitions, les pratiques religieuses. — La période mondaine et les représentations. — La réforme et les soins du ménage. — Ce qu'on devenait en sortant de Saint-Cyr.

On a dit fort justement de M^{me} de Maintenon qu'elle était la *première institutrice de France*; ce titre d'institutrice figure d'ailleurs sur son acte de décès. Un goût naturel très vif la portait, en effet, à l'enseignement. Toute petite, elle avait entrepris d'apprendre à lire à sa gouvernante. « Rien ne me faisait plus de plaisir, avoue-t-elle. Quand elle ne voulait point, elle me disait que je ne la ferais pas lire, et je faisais toute chose imaginable pour n'en être point privée. Je suivais tous les jours cette femme de chambre et je passais des journées à tamiser dans une huche. On me montait sur une chaise pour le pouvoir faire plus commodément. C'est un métier fort lassant; cependant, je le faisais avec plaisir, pour obliger ma gouvernante. » Et cette gouvernante, en retour, consentait, de temps en temps, à prendre sa leçon de lecture. Ne trouve-t-on pas là l'indice d'une vraie vocation ?

Un sentiment également puissant chez M^{me} de Maintenon, ce fut l'amour des

(*) Voir nos numéros du 15 novembre, du 1^{er} et du 15 décembre 1897.

enfants. Bien des fois on la surprit, au milieu de ses petites protégées, fort occupée, selon sa propre expression : « à tuer des poux, graisser de la gale » et faire laver des pieds ».

Enfin, de son enfance très malheureuse, elle se rappelait les soupes mendrées à la porte des Jésuites de La Rochelle, les dindons de la tante de Neuillant, qu'un masque sur le nez et une gaule à la main, il fallait faire paître sur les grand'routes. Et cela lui avait donné une constante, une infinie compassion pour toutes les jeunes filles nobles et pauvres comme elle.

De ce goût, de ce sentiment et de ce souvenir, naquit Saint-Cyr, *la seule grande affaire de sa vie*.

Vers 1680, dès que sa situation à la cour et ses ressources le lui permettent, M^{me} de Maintenon protège, à Montmorency, l'établissement d'enfants pauvres de M^{me} de Brinon, religieuse Ursuline. Elle y prend tant d'intérêt que deux ans après, elle loue une maison à Rueil et y recueille soixante jeunes filles. Le roi encourage la tentative et en 1684 on installe cent vingt-quatre jeunes filles au château de Noisy. Ces succès croissants enhardissent M^{me} de Maintenon. Elle rêve d'élever cinq cents demoiselles de la noblesse indigente ; mais la guerre a épuisé le trésor et Louvois se récrie sur la dépense. Aussi, le Conseil du roi n'accorde « que deux cent cinquante demoiselles ». Elles seront du moins « gratuitement reçues, « élevées, nourries et entretenues de toutes choses « jusqu'à l'âge de vingt ans ». Une dot de quatre mille livres leur sera alors constituée pour entrer « soit en mariage, soit au couvent ».

Aussitôt cette décision prise, on achète le domaine ; jour et nuit, pendant quinze mois, deux mille cinq cents ouvriers travaillent sur les plans de Mansart, et le 2 août 1686, la communauté s'établit à Saint-Cyr.

Toutes précautions légales furent prises pour que M^{me} de Maintenon pût jouir des « prééminences, prérogatives, autorités et directions « nécessaires, telles qu'elles peuvent appartenir à « un fondateur ». Par surcroît, une commission de l'évêque de Chartres l'institua *Supérieure Spirituelle* et elle reçut une croix d'or, semée de fleurs de lys, sur laquelle furent gravés ces vers :

Elle est notre guide fidèle,
Notre félicité vient d'elle.

* * *

La communauté comprenait quatre-vingt personnes dont quarante dames, professes ou novices, choisies parmi les anciennes élèves. Ces quarante dames vaquaient aux vingt-cinq grandes charges et aux quinze petites. Les grandes charges, données pour trois ans et par élection au scrutin secret, correspondaient aux emplois principaux, tels que celui de Supérieure générale, d'assistante de la Supérieure, de maîtresse des novices, de

maîtresse des classes, d'intendante générale. Parmi les petites charges, attribuées selon le choix de la Supérieure générale, on comptait les maîtresses particulières des classes, la maîtresse du cœur, l'économe, la maîtresse générale des ouvrages, celle des habits, celle du linge, l'infirmière et la bibliothécaire.

Les demoiselles n'entraient que de sept à dix ans ; il fallait fournir des preuves de noblesse de quatre degrés du côté paternel ; et le roi seul nommait aux bourses.

Les élèves étaient divisées en quatre classes, désignées selon la couleur du ruban tranchant sur le noir de leur robe d'uniforme. La classe *rouge* comprenait cinquante-six élèves de sept à dix ans ; la classe *verte*, cinquante-six de onze à treize ans ; la classe *jaune*, soixante-cinq de quatorze à seize ans ; la classe *bleue*, soixante-treize de dix-sept à vingt ans.

Chaque classe se partageait en cinq ou six *bandes* ou *familles* de huit à dix élèves. A la tête de chacun de ces groupes était une *mère de famille*. On choisissait dans les deux grandes classes huit ou dix élèves pour servir de *monitrices* dans les deux petites classes ; ces monitrices portaient le ruban couleur de *feu*. Vingt autres monitrices, déléguées dans toutes les autres classes, portaient le ruban noir.

Voici pour l'emploi de la journée :

A six heures, lever et soins du ménage ; à huit heures, messe ; de huit heures et demie à midi, classes et études ; à midi, dîner et récréation jusqu'à deux heures ; de deux heures à six heures, classes et études. Puis récréation, souper et coucher à neuf heures.

Voici pour l'instruction :

Dans la classe *rouge* on apprenait la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, le catéchisme et l'histoire sainte. Dans la classe *verte*, on y joignait la musique, l'histoire, la géographie et la mythologie ; dans la classe *jaune*, même programme avec plus de développement pour la langue française et la religion, plus de temps pour la musique, on commençait aussi le dessin et la danse ; enfin, dans la classe *bleue*, on s'occupait avant tout de langue, d'éducation morale, ainsi que d'ouvrages manuels.

Dans toutes les classes, on devait coudre, broder, tricoter et faire de la tapisserie. Pour travailler, chaque élève avait dans sa classe une table à part.

Le silence était de règle. On n'avait pour l'enfreindre que trois heures par jour, encore était-il défendu en ces trois heures de parler bas ou de causer à l'écart. C'était dur. Aussi M^{me} de Maintenon recommandait-elle souvent aux maîtresses : « Il faut prendre du silence ce qu'on peut. Les « religieuses y manquent et vous voulez que des « enfants y soient exacts ! » On ne voyait ses parents que quatre fois par an, au parloir, et en présence d'une surveillante. Les lits n'étaient pas

très moelleux, mais les couvertures étaient bonnes et les draps souvent changés, « surtout pour les « petites qui avaient des incommodités ». On faisait sa toilette à l'eau froide, en toute saison, les petites exceptées. Quand le froid était vif, on pouvait porter des gants pour éviter les engelures; mais on n'allumait de feu dans les classes que dans les très grands besoins. Le linge était bien blanc. Les habits devaient durer au moins un an; on rapiécait les jupons de dessous, toutefois M^{me} de Maintenon trouvait excessif qu'on achevât d'user les vêtements des grandes sur le dos des petites. La nourriture était abondante et saine, sans mets de recherche, mais on ne regardait pas à une portion de *faveur* pour les grosses mangeuses : « pas « de poires coupées en quatre, ni de viandes ré- « chauffées ».

A une époque où l'hygiène était sommaire, les dames se préoccupaient suffisamment de la santé des demoiselles : pour la moindre indisposition, du quinquina. On redoutait la déformation des tailles et on faisait porter des *corps* afin de les redresser : « Si nos filles deviennent bossues, « répète sans cesse M^{me} de Maintenon, elles ne « trouveront personne qui en veuille, n'ayant pas « une fortune qui fasse passer par dessus la dif- « formité. » Aussi les promenades et les exercices étaient-ils recommandés. Pour les jeux, la poupée n'était pas autorisée. Des filles de sept ans accom- plis semblaient trop grandes pour en avoir, et c'eût été, jugeait-on, les mettre dans la tentation « de couper leurs dentelles, d'effiler leurs rubans, « de prendre tout ce qu'elles trouveraient pour les « habiller ». Les échecs, les jonchets et les volants étaient permis; il était aussi permis de courir, de danser, de jouer aux quilles, aux barres et à d'autres *remuements qui font croire*, mais à la condition de ne jamais souffrir que les demoiselles « se pressent, se poussent, se tiraillent, se « jettent par terre, sautent sur les bancs ou sur les « tables, encore moins sur les tabourets, qu'elles « se fassent porter, qu'elles se traînent dans une « chaise, qu'elles se coiffent de leurs ouvrages et « autres jeux semblables qui causent une grande « ruine ». Les punitions violentes, voire même l'usage du fouet, n'étaient pas *absolument interdits*, cependant on préférait *toucher la conscience* par des réprimandes. La punition suprême était le *renvoi*; il n'était prononcé que pour des fautes graves; contrairement à l'admission, il pouvait être prononcé par les dames, *sans avis du roi* ni de l'évêque de Chartres. On donnait des prix aux plus méritantes. Les vers, les *conversations*, les *pro- verbes*, appris par cœur et récités, étaient aussi considérés comme des récompenses; mais les demoiselles étaient tenues de prendre une bonne parole d'une dame, et surtout une bonne parole de M^{me} de Maintenon, pour le meilleur témoignage de satisfaction. Les élèves, dans le village de Saint-Cyr, pouvaient pratiquer la charité à leur façon, soit

par l'aumône, soit en consolant ou distrayant les malades pauvres, soit enfin en leur apportant du bouillon ou les aidant à faire leur lit et leur ménage. Toutes les demoiselles étaient traitées sur le pied d'une parfaite égalité : on n'avait pas plus d'égard à la naissance qu'aux protections. Les jeunes parentes de M^{me} de Maintenon elles-mêmes ne jouissaient d'aucun privilège.

Les pratiques religieuses, au début tout au moins, ne tenaient pas la grande place qu'on peut imaginer. Le roi voulait que « Saint-Cyr ne sentit « en rien le monastère ». Les petites classes n'allaient point à vêpres les trois mois d'hiver. Les abstinences, les austérités, les rétraites étaient formellement interdites. Les châsses semblaient trop lourdes pour les épaules des demoiselles, *cela les tuait*. On voulait une piété *douce, libre et gaie*, consistant bien plutôt dans la simplicité des occupations que dans les *raffinements* de la dévotion. Et on ne saurait trop redire, à ce propos, ce que M^{me} de Maintenon redisait tant elle-même : « Quand une fille instruite perdra vêpres pour « tenir compagnie à son mari malade, tout le « monde l'approuvera; quand elle dira qu'une « femme fait mieux d'élever ses enfants et d'ins- « truire ses domestiques que de passer sa matinée « à l'oratoire, on s'accommodera très bien de sa « religion et elle la fera aimer et respecter. »

* * *

En ces premières années, malgré ce que le règlement présentait d'appareusement sévère, *l'agrément* dominait, « on ne ménageait ni les choux ni « les rubans », on élevait les demoiselles *noble- ment*, on désirait qu'elles sussent « des choses « dont elles ne fussent pas honteuses dans le « monde ». On les exerçait à écrire, à causer; le clavecin était en honneur; le roi aimant la mu- sique, elles chantaient beaucoup; on allait jusqu'à leur enseigner l'éloquence et *la raillerie*. M^{lle} de Scudéry écrivait pour elles des *modèles de conver- sations*; Fénelon faisait les prônes; Lulli leur composait des chœurs, et, la déclamation ayant le plus grand succès, Racine leur écrivait des tra- gédies.

Saint-Cyr avait la vogue. Le roi, ses officiers, les seigneurs, les grandes dames y venaient assidûment. M^{me} la maréchale de Noailles proposait de payer, dans d'autres couvents, la pension de huit ou dix demoiselles pour peu qu'on consentit à prendre ses filles à Saint-Cyr. C'était de tous et de partout un concert de louanges. Des esprits plus mûrs que des esprits de jeunes filles n'y auraient pas résisté; les représentations théâtrales achevèrent de tourner toutes les têtes et précipi- tèrent la fin de la *période mondaine*.

Les demoiselles qui avaient déjà joué *Androma- que* avec beaucoup de sentiment, se surpassèrent dans *Esther*. La première représentation en eut

lieu le mercredi 26 janvier 1689, à deux heures de l'après midi, en présence du roi. Il y eut d'autres représentations le 3, le 5 et le 19 février. Jacques II et la reine d'Angleterre, tous les princes du sang y assistèrent ; M^{me} de Sévigné fut de la dernière et elle eut occasion d'en exprimer son enthousiasme au roi : — « Sire, ce que je sens est au-dessus des paroles ! » Et le roi lui disant : — « Racine a bien de l'esprit. » Elle répliqua : — « Sire, il a en beaucoup ; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans leur sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose ! »

Et réellement, c'était si bien à croire qu'elles n'avaient *jamais fait autre chose* que M^{me} de Maintenon s'en inquiéta. Pressentant le danger, en 1691, elle ne permit de jouer *Athalie* qu'une fois. Déjà sa résolution était prise : elle disait aux dames : — « Nos actrices ne joueront plus qu'en particulier, pour nous... et pour le roi s'il l'ordonne. »

Bientôt les blâmes d'amis et de conseillers dont on ne pouvait suspecter les bonnes intentions redoublèrent ses alarmes : — « Ces spectacles, — disent les uns, — répondent mal à l'idée que Saint-Cyr avait d'abord fait concevoir. » — « Il est honteux, — affirment hardiment les autres, — d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées pour recevoir une éducation chrétienne. » Le ton donné, tout le monde critique, tout le monde s'indigne. M^{me} de Maintenon, un moment grisée par les louanges adressées à ses filles, ouvre les yeux, examine les demoiselles, les scrute, les pénètre : ce qu'elle découvre la bouleverse. Les grandes sont devenues orgueilleuses et fières. Les maîtresses ont inspiré aux novices « un véritable esprit de grandeur et des idées de dames importantes ». On a évité aux demoiselles le travail des mains ; on l'a remplacé par des cérémonies inutiles qui durent des journées. On leur a donné enfin « tous les mauvais exemples de luxe et de vanité. » Et devant son œuvre dégénérée, la fondatrice pousse ces cris de détresse : — « Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr ; mais j'ai bâti sur le sable. » J'ai voulu que nos filles eussent de l'esprit, qu'on leur élevât le cœur, qu'on formât leur raison. « Elles ont de l'esprit et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé et sont plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses ; nous avons formé leur raison et fait des discoureuses, présomptueuses, curieuses, hardies. » Elle gémit encore : — « Elles ont un langage et des manières qu'on ne souffrirait pas à Versailles, aux filles de première qualité ! »

Connaissant l'étendue du mal, M^{me} de Maintenon combat énergiquement. Si toutes les matières enseignées avant 1692 furent maintenues dans les classes, du moins un sévère esprit de réforme s'exerça dans les détails de la vie intime des élèves. Racine fut sacrifié : plus de représentations. Les modèles de conversations de M^{lle} de Scudéry sont

confisqués et supprimés. Adieu les choux et les rubans ! On examine les livres et les cahiers ; on y raye tout ce qui peut ramener à des idées mondaines. On restreint les lectures à Saint-François de Sales et à de rares traités de morale religieuse. On choisit un autre directeur et enfin, contre l'avis premier du roi, on convertit Saint-Cyr en monastère régulier de l'ordre de Saint-Augustin.

* *

Disons vite que cette période d'austère pénitence n'eut qu'un temps. La rigueur faiblit et les demoiselles furent bientôt tirées de *ce grand abaissement*. On rentra dans la mesure sans retomber dans aucun des excès de la *période mondaine*. Il est cependant un point sur lequel M^{me} de Maintenon ne se relâcha plus jamais de sa sévérité, ce fut sur la question des travaux de ménage. Habitée dès l'enfance à se servir elle-même et à servir les autres, elle veilla tout particulièrement à ce que tout le monde participât aux plus humbles occupations. Rien ne lui parut plus propre à « mater l'orgueil, à plier les genoux roides et les fronts superbes. » Elle obligeait les grandes, non-seulement à s'occuper des dortoirs, de la lingerie, de l'infirmier, de l'apothicaire, elle leur demandait aussi d'habiller, de laver et de coiffer les petites. Elle revient continuellement sur cette question du peigne, se souvenant peut-être du temps où, toute enfant, « elle avait pris la teigne » et où sa mère, dans ses lettres, la traitait « de pauvre galeuse. » Ce n'était pas tout : M^{me} de Maintenon habitait les jeunes filles à effeuiller des fleurs pour les sirops, à ramasser les fruits, à éplucher les légumes, puis aussi à faire les lits, à essuyer, épousseter et frotter.

Elle avouait n'être parfaitement contente qu'en voyant tout Saint-Cyr *le balai à la main*.

* *

Après avoir exposé l'éducation et l'existence de Saint-Cyr, d'ensemble, en relevant d'après les lettres et les documents valables les traits les plus frappants et les plus généraux, il reste à étudier, en dehors des classes et des programmes d'études, l'ingérence de M^{me} de Maintenon auprès des dames et des demoiselles, son influence propre, son enseignement intime et familial, le plus souvent verbal, celui qui, sans conteste, exerça la plus grande influence sur le caractère et les idées de ses filles. Ce sera là le sujet d'un second article.

Toutefois, je dois ici, avant de terminer, répondre à une question que, sans aucun doute, nos jeunes lectrices se sont posée : lorsque, à vingt ans, elles sortaient de Saint-Cyr, que devenaient les demoiselles avec leur très modeste dot de quatre mille livres offerte par le roi ?

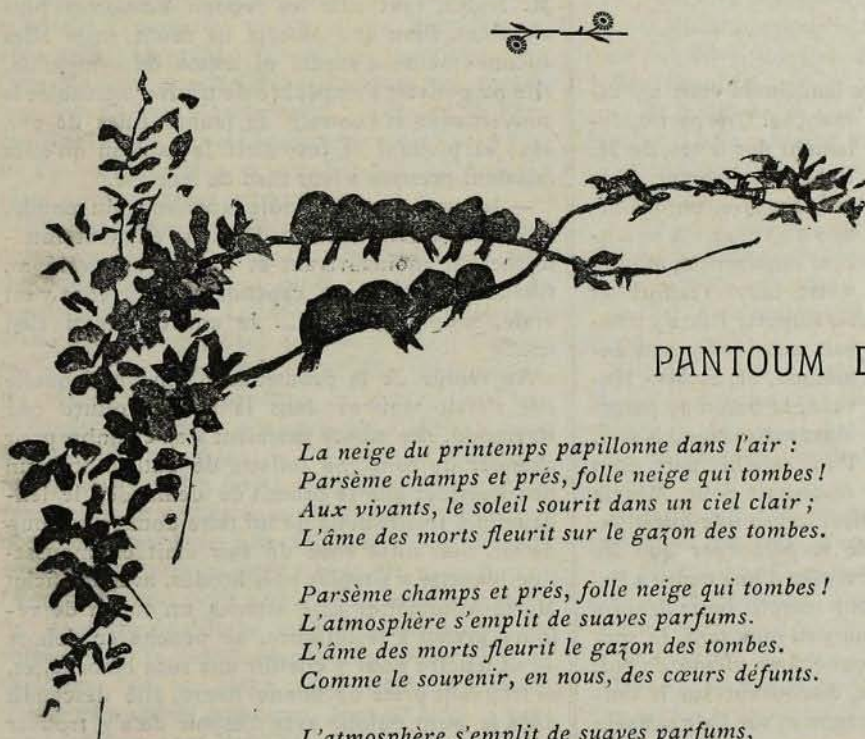
Plus d'une fois, durant les premières années, cette question embarrassait la fondatrice elle-même.

On imagine bien que des maris préférant la vertu à la dot étaient déjà forts rares en ce temps là. M^{me} de Maintenon avoue que les couvents n'étaient guère plus désintéressés et qu'ils n'ouvraient pas volontiers leurs portes aux filles pauvres, alors même qu'elles avaient la vocation. Cet embarras, cependant, fut de très courte durée. A mesure que s'étendait la réputation de Saint-Cyr, les demandes des maisons religieuses arrivèrent plus nombreuses ; elles finirent même par affluer. De toutes part, on réclamait des *monitrices*, voir même des *grandes* pour fonder des établissements nouveaux

ou présider à la réforme d'anciens. On ne suffisait plus aux besoins de cette vaste et pieuse clientèle. Mais ce qui paraîtra, certes, plus singulier, c'est que les épouseurs se piquèrent d'émulation ; cette clientèle-là fit concurrence aux couvents et une concurrence sérieuse, si nous en croyons les chiffres officiels, car de 1686 à 1773, sur 1121 demoiselles élevées à Saint-Cyr, 723 entrèrent dans le monde et 398 seulement devinrent religieuses.

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)



PANTOUM D'AVRIL

*La neige du printemps papillonne dans l'air :
Parsème champs et prés, folle neige qui tombes !
Aux vivants, le soleil sourit dans un ciel clair ;
L'âme des morts fleurit sur le gazon des tombes.*

*Parsème champs et prés, folle neige qui tombes !
L'atmosphère s'emplit de suaves parfums.
L'âme des morts fleurit le gazon des tombes.
Comme le souvenir, en nous, des cœurs défunts.*

*L'atmosphère s'emplit de suaves parfums,
Les grappes des lilas suspendent leur merveille ;
Comme le souvenir, en nous, des cœurs défunts,
Plus vive que jamais, la campagne s'éveille.*

*Les grappes des lilas suspendent leur merveille ;
Le vent chante au milieu des pins et des cormiers ;
Plus vive que jamais, la campagne s'éveille,
Pendant que, dans les bois, roucoulent les ramiers.*

*Le vent chante au milieu des pins et des cormiers ;
La nature répand l'ivresse fraîche et douce ;
Pendant que, dans les bois, roucoulent les ramiers,
Chère, allons faire aussi notre nid dans la mousse.*

*La nature répand l'ivresse fraîche et douce ;
Aux vivants, le soleil sourit dans un ciel clair ;
Chère, allons faire aussi notre nid dans la mousse :
La neige du printemps papillonne dans l'air !*

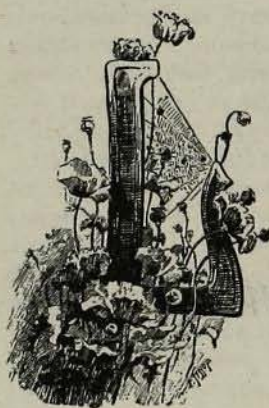
Charles LAUBIÈS.



PIERRE DE TOUCHE

SUITE

XI



Le lendemain était un dimanche. Une partie seulement des hôtes de M. Belde assistèrent à la grand'messe, unique office du village. A sa sincère satisfaction, Marcia y vit lady Trafford et sir Rupert; Luc s'y trouvait aussi avec son camarade, M. et Mme Harvard, le baron de Saint-Marc et Raymond Nalys. Pour quelle part était

l'intérêt que ce dernier ressentait pour Marcia dans sa présence à l'église, c'était une question. La jeune fille s'efforça de se persuader que les Sonneval, habituées de la messe d'une heure à Paris, avaient pris le train pour remplir leurs devoirs religieux; mais elle eut, un peu plus tard, la surprise pénible, pour une jeune âme pleine de foi, de les trouver à déjeuner, discutant sur la longueur des offices de campagne et sur l'air malsain qu'on y respirait.

Quant à Julianne, elle était arrivée assez tard, semblant accomplir un devoir de convenance.

Marcia, qui se trouvait déjà un peu étrangère dans ce milieu, ressentit avec une impression pénible ce manque de sympathies religieuses. Il lui fut doux, cependant, de constater la communauté d'idées avec le cher vieux ménage anglais qu'elle aimait, et l'aimable et savant paléographe qui lui avait témoigné tant de bienveillance. Quant à Luc, elle avait prié avec lui à l'église de Morgères... Et Raymond? Elle avait été bien aise aussi de le voir. Il lui était très sympathique, et elle éprouvait une vague satisfaction à supposer qu'elle avait avec lui une communauté d'idées et de principes.

La journée fut agréable. Alice et Germaine ne traitaient plus Marcia comme une jeune campagnarde sans importance. Son talent extraordinaire d'une part, de l'autre, la bienveillance dont elle était l'objet de la part des Trafford, et par-dessus

tout, peut-être, l'attention que daignait lui prêter M. Nalys, tout cela les rendait beaucoup plus aimables. Bien que Marcia ne sentît entre elles aucune racine d'amitié ni même de sympathie, elle ne pouvait s'empêcher de trouver agréables la conversation et l'entrain de jeunes filles de son âge, et piquant et instructif le tableau qu'elles faisaient presque à leur insu de leur vie.

— Je rapporterai une vraie expérience du monde, se disait Marcia en riant. Mais si l'élément intellectuel est moins vivant et moins renouvelé au Chêne-Vert, combien, cependant, l'existence y est vraie, simple et utile!... Je ne regretterai rien ici...

Au retour de la promenade, pendant laquelle elle s'était trouvée dans la même voiture que Raymond, elle monta gaiement à sa chambre pour changer de robe. Sa toilette de batiste était un peu froissée; elle se promit de demander le lendemain à Guillemette de lui faire donner un coup de fer. Son autre robe du soir était en mousseline blanche à simples pois brodés, avec un fichu Marie-Antoinette. Elle attacha un ruban de velours grenat à sa ceinture, se pencha en dehors de sa fenêtre pour y cueillir une rose blanche, et, se trouvant prête de bonne heure, elle descendit dans le petit salon, avec l'espoir de s'y trouver seule et de regarder à son aise les peintures.

Personne n'était là, et une demi-heure devait s'écouler jusqu'au dîner. Elle tira doucement le store, et commença à examiner les tableaux.

C'était une révélation. Son éducation avait été assez soignée pour qu'elle eût une idée suffisante des diverses écoles de peinture, et connût de nom les œuvres principales des maîtres; mais n'ayant jamais quitté sa province, elle n'avait guère vu de tableaux. Quel éblouissement! Elle se tenait devant ce paysage calme et profond de Ruysdaël, et voici qu'il s'animait devant ses yeux... La perspective fuyait, le soleil perçait avec peine le feuillage sombre, l'eau scintillait et coulait... Et ce portrait de religieuse, de Philippe de Champaigne! Elle s'attardait devant, et cherchait à deviner ce qui avait conduit au cloître cette femme pâle, aux profonds yeux noirs, aux lèvres fermes et serrées, au front large, ombragé sous les plis du voile... Quelles avaient été ses pensées dans sa solitude? Un mélange d'austérité et d'obstination,

de pureté fière et d'indomptable orgueil se lisait dans chaque ligne de ce visage, qui attirait et repoussait à la fois, sans que Marcia sût qu'elle voyait une des compagnes de la Mère Angélique... Puis, c'était une image pimpante, une figure relevée d'un soupçon de rouge, avec des yeux noirs brillants, des lèvres rieuses, une chevelure poudrée, et surtout une expression jeune et mutine : un Fragonard. Que de vie dans cette image d'une époque disparue, d'une femme morte depuis si longtemps ! Marcia aurait voulu la voir à vingt-cinq ans de distance, pour constater l'effet des inévitables soucis sur ce front sans nuages...

Voici le cavalier un peu raide, à la mine haute et fière, à l'expression mélancolique, dont l'image est signée Vélasquez... Et de qui peut bien être cette Madone exquise, sans signature, qui éveille tout à coup chez Marcia un tel sentiment du beau que des larmes de ravissement montent à ses yeux, tandis que ses mains se joignent dans un mouvement d'inconsciente admiration.

Elle est jeune, cette Mère aux blonds cheveux, au visage délicat et candide : c'est bien la Vierge qui, âgée de quinze ans, dit la tradition, reçut le message de l'Ange. L'Enfant divin est posé près d'elle, sur un voile blanc dont les plis font courber les brins du gazon. Il dort, et elle, agenouillée, les mains jointes, penchée en avant dans une inexprimable extase, elle adore son Dieu en aimant son Fils. L'expression de l'Enfant est incomparable. Rien de plus faible, de plus abandonné ; il semble qu'un souffle trop vif le ferait mourir ; il dort, et cependant, une expression de majesté souveraine anime ce petit visage aux traits immobiles. Si Marcia avait connu cette admirable toile de Raphaël, la Vierge au voile, elle aurait été frappée de la ressemblance des deux enfants, réalisant, l'un et l'autre, cette difficulté vaincue d'une expression puissante donnée à un visage dont les yeux sont clos. Et quel ravissement sur la figure de la Vierge ! Comme un respect ineffable y révèle l'adoration d'un profond mystère, comme une tendresse ravie y montre la maternité, comme la pureté, la candeur y font transparaître la Vierge ! Le cadre est à peine de ce monde... La campagne tranquille, aux profonds horizons, le ciel d'azur, le feuillage immobile, tout cela semblerait presque surnaturel sans le portique qui forme le second plan, à gauche, et sans la quenouille enroulée de fin lin que la jeune Mère a laissée glisser sur le gazon...

— Vous aimez ce tableau ? Je ne m'en étonne pas, si vos goûts artistiques sont aussi sûrs que votre instinct musical... Cette toile est attribuée à Raphaël...

Tout d'abord, Marcia a tressailli en entendant la voix froide et claire de son oncle. Là porte de la bibliothèque a été ouverte sans bruit, et de sa place, il voit la jeune fille et l'idéal tableau qu'elle contemple.

— Je n'avais jamais vu de belles peintures... Quelle profonde jouissance !

Elle s'est tournée vers lui, une larme d'admiration tremble encore au bord de ses cils.

— Vous ne dessinez pas ?

— Non, mais je le regrette à peine, dit-elle en souriant. Il me semble que la vie des peintres, des vrais, doit être une longue souffrance, à moins qu'ils n'aient reçu le génie en partage... Oh ! oui, ajoute-t-elle avec conviction, cette toile doit être de Raphaël !

Une ombre de sourire se joue sur le visage pâle de M. Belde.

— Peut-être auriez-vous eu pour la peinture les mêmes dons que pour la musique. Savez-vous que vous possédez une voix merveilleuse ?

Marcia sourit.

— Ils le disent, et j'en suis contente... L'oncle Jean et Lucie passent souvent à m'écouter une heure qui les repose de leurs soucis, à ce qu'ils prétendent.

— Et vous, n'éprouvez-vous pas, en chantant, des jouissances profondes ? demanda-t-il avec une expression de curiosité.

— Oui, avec ma voix, il me semble que j'exprime ce que je veux.

Elle dit cela très simplement, et le regard que M. Belde attache sur elle devient plus intéressé encore.

— Savez-vous l'impression que donne votre chant ?

— Non, dit-elle en souriant, et je ne savais même pas que vous m'eussiez écoutée.

— Elle donne l'impression, très peu en rapport avec votre personne, d'une puissante énergie, de sentiments profonds, d'une faculté intense de jouir et de souffrir...

Marcia se mit à rire, peut-être pour cacher l'embarras et la surprise qu'elle éprouvait à se voir ainsi analysée.

— Je crois, dit-elle, que je pourrais souffrir beaucoup si je voyais ceux que j'aime malheureux... Quant à l'énergie... on en puise toujours dans son cœur, si c'est nécessaire... Quelle admirable collection de tableaux vous avez ! ajouta-t-elle très vite, pour mettre fin à une conversation qu'elle trouvait trop personnelle.

— Si vous aimez l'art, je vous permettrai de venir un jour ici, et Raymond Nalys vous montrera mes gravures... des gravures des principaux tableaux de tous les musées de l'Europe...

— Oh ! que cela m'intéressera ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Il sourit presque, cette fois.

— Il paraît que beaucoup de choses vous intéressent... Vous avez charmé M. de Saint-Marc en lui permettant de constater qu'il est très clair dans ses démonstrations, les Trafford raffolent de vous, et Raymond Nalys assure que l'expression passionnément attentive de votre visage, quand vous

écoutez, vaudrait pour lui l'enthousiasme de tout un auditoire de la salle des Capucines...

Marcia rougit, ne sachant pas bien démêler ce qu'il y avait de bienveillant ou de moqueur dans les paroles de son oncle. Peut-être aussi était-elle secrètement flattée des appréciations de M. Nalys.

— Je regrette, dit M. Belde, avec son même essai de sourire, que ma santé m'ait à jamais banni de mon laboratoire; nous aurions vu si la chimie avait quelque attrait pour vous, bien qu'elle ne possède pas, comme d'autres sciences, un intérêt historique, littéraire ou métaphysique.

— On peut faire de la métaphysique à propos de tout, dit gaiement Marcia, surtout lorsqu'il s'agit d'une science qui analyse, modifie, altère, améliore ou transforme les diverses substances!

Les hôtes de M. Belde ne l'eussent pas reconnu en ce moment.

— Vous ne manquez pas d'esprit, ma nièce... Dirons-nous que vous viendrez demain voir mes gravures? Parler longtemps me fatigue, mais Nalys est une encyclopédie... Vos impressions m'amuseront, il faudra me les donner sincères... Maintenant, rejoignez les dames au salon, et ne dites pas, je vous prie, que vous êtes entrée ici, car je n'aime pas à recevoir des visites que je n'ai point réclamées...

Elle sortit, contente; la bienveillance lui semblait un élément si indispensable à sa vie! A la porte du salon, elle rencontra Juliane, qui l'enveloppa d'un regard sombre et dur.

— Peut-être devrais-je vous prévenir, dit-elle d'une voix dans l'accent de laquelle la douceur luttait avec l'irritation, que vous vous ferez tort auprès de mon oncle si vous entrez aussi librement chez lui... Sa retraite est sacrée pour tous ses hôtes, qui n'y pénètrent que lorsqu'il en a témoigné le désir.

Marcia se redressa légèrement, et ses yeux brillèrent de fierté.

— Je vous remercie de votre conseil, mais il est inutile. C'est mon oncle qui m'a appelée.

Juliane se mordit la lèvre, et détourna la tête.

— Pourquoi me déteste-t-elle ainsi? se demanda Marcia, le cœur serré. Je voudrais être à la fin de ces quinze jours, et retourner là où l'on m'aime, où l'on ne donne pas à mes actions une signification odieuse!

Mais le dîner et la soirée furent si agréables qu'elle oublia de regretter le Chêne-Vert.

M. Belde vint à table; et, bien que silencieux, il ne se montra pas sous un mauvais jour. La conversation fut, comme toujours, intéressante; Marcia eut pour voisin Raymond Nalys, qui déploya en son honneur tout le charme de son esprit brillant, ingénieux, légèrement paradoxal.

Luc souffrit, ce soir-là, un véritable supplice. A la vérité, il put causer à son tour avec Marcia; mais un instinct très sûr lui disait que la manière d'être de la jeune fille avec lui n'était pas celle

qu'il aurait désirée. Elle était sincèrement contente de le retrouver; elle se montrait vis-à-vis de lui franche, gaie, spirituelle; elle lui faisait même part de certaines pensées, de sentiments pour lesquels elle était sûre de rencontrer sa compréhension et sa sympathie; mais elle le traitait plutôt comme un ami, un camarade ou un jeune frère. Ce qui soulignait cette attitude, et ce qui faisait souffrir indiciblement le pauvre Luc, c'était le genre d'attention qu'elle prêtait à Raymond Nalys. Avec lui, elle laissait voir un mélange d'égards, de sympathie, de réserve, de gaieté et de timidité, qui composait quelque chose d'absolument spécial. Elle était évidemment moins expansive avec cet homme de trente ans; on eût dit même qu'il entraînait une nuance de respect dans son attitude. Mais elle était trop naturelle et trop naïve pour ne pas laisser paraître l'intérêt passionné qu'elle prenait à la facilité de sa parole et au piquant de ses aperçus, et aussi la satisfaction qu'elle éprouvait à se voir, de la part d'un homme très intelligent, très charmant, et possédant une notoriété incontestable, l'objet d'une attention marquée et vraiment flatteuse.

Elle chanta, et il se tint près du piano. Il resta encore à côté d'elle après qu'elle eut fini, discutant les divers genres de musique.

— Je voudrais, disait-il, que vous fussiez à même de connaître et d'apprécier les modernes...

— Je les connais bien peu, mais ils me semblent manquer d'inspiration.

— Nos organisations modernes, très raffinées et très positives, en ont-elles le même besoin que nos devanciers? Ce qui caractérise notre époque, c'est l'équilibre des facultés, cet équilibre qui témoigne de la maturité d'un être ou d'une nation, et qui appelle à la jouissance, aussi bien qu'à l'action, toutes les puissances qui, jadis, étaient capricieusement ou irrégulièrement développées... Les peuples jeunes attribuent une influence prépondérante à l'imagination et au sentiment, laissant une part infime à la raison, à la logique, à la mesure, etc. Les arts répondent à l'état des natures qui les cultivent et dont ils satisfont les besoins... La musique a commencé par être la traduction de sentiments passionnés, d'impressions vives, de fantaisies capricieuses; on ne lui demandait point d'être mesurée, ingénieuse, égale et savante. Aujourd'hui, il en est autrement: nous sommes arrivés à la période de la science, du raffinement, et nos natures, mieux formées, ne supporteraient pas les lacunes et les inégalités qui nous gâtent aujourd'hui les rares beautés disséminées dans les œuvres de nos pères.

Marcia secoua la tête.

— C'est là ce que je ne peux pas admettre, dit-elle. Jamais je ne considérerai la musique comme une science. Qui dit art dit inspiration, expression pathétique de l'âme humaine, élan vers l'idéal.

Il sembla intéressé.

— Sans doute; mais tout art a ses règles qui, sans nuire à sa beauté, contiennent ses écarts, et, en réglant son expression, accroissent sa puissance.

— N'est-ce pas un art dégénéré que celui qui se perd dans les règles, qui disparaît dans la servilité de la forme, et ne sont-ce pas aussi des artistes en décadence que ceux qui attachent à cette forme une telle importance qu'ils ne peuvent goûter sans elle aucune beauté vraie ayant jailli du cœur, et qui s'en contentent, même quand elle n'encadre que le vide, le médiocre, la stérilité?

— Que voulez-vous! c'est le défaut des civilisations très avancées... Nous sommes ainsi en littérature... La ciselure d'une monture nous attire plus que le joyau lui-même.

Il continua sur ce ton, ravissant Marcia malgré elle par son éloquence, et, en même temps, heurtant imperceptiblement en elle quelque sentiment ou quelque impression. Peut-être ces dissonances lui eussent-elles été désagréables ou même pénibles si, en même temps, elles n'eussent développé en elle, par la discussion et le choc des idées, une valeur intellectuelle qu'elle ne s'était pas soupçonné jusque-là, et qui, naturellement, lui causait à constater une réelle satisfaction, en sorte qu'une conversation avec Raymond lui laissait une impression plutôt agréable.

D'ailleurs, comme beaucoup de gens très intelligents, un peu sceptiques et très éclectiques, il n'avait sur rien d'idées profondes. Il devait peut-être une part de son succès comme conférencier à ce quelque chose de fuyant, à cette absence de drapeau en quelque ordre que ce fût, à cette facilité à s'assimiler les idées ambiantes et à suivre le courant régnant. Ce n'était chez lui ni bassesse, ni versatilité, ni habileté de métier, mais simplement le manque de principes et d'opinions qui distingue bon nombre de ces êtres très raffinés et amis de l'équilibre dont il avait parlé. Marcia eut à plusieurs reprises la jouissance très délicate de le voir frappé de ses idées à elle, et disposé à s'y ranger sur certains points. Elle était trop jeune et trop inexpérimentée pour découvrir chez lui ce manque de fond. Elle n'avait jamais rencontré jusque-là que des natures fermes, bien formées, appuyées sur les convictions religieuses comme sur une base de granit. L'éloquence de Raymond et l'espèce de nervosité qui tenait lieu d'émotion à sa nature blasée, déguisaient à ses yeux les différences qu'il offrait avec ces natures-là. Et enfin, il faut le dire, il était, excepté Luc, qu'elle avait accueilli comme un parent, le premier homme jeune, très beau, très spirituel, qui s'occupât d'elle et parût l'admirer. Cette vague et entraînante sympathie qui précède souvent un sentiment plus vif, influençait son jugement, tandis que la valeur très réelle de Raymond la disposait à subir son influence, et, tout en discutant avec lui et en réservant ses sentiments intimes, à le voir à tra-

vers un prisme, à lui attribuer même des qualités qu'il n'avait pas.

Luc repartait ce soir-là. Elle prit congé de lui avec une sincère affection, et exprima son désir de le revoir le dimanche suivant; mais il s'en alla le cœur triste, découragé, et nourrissant contre le jeune et brillant conférencier à la langue dorée un ressentiment et une jalousie involontaires.

XII

Le lendemain, Julianne sembla changer de tactique. Elle alla frapper à la porte de Marcia au moment où celle-ci rentrait de la messe, et lui offrit avec entrain une promenade à la petite ville voisine.

— Oh! de tout mon cœur! dit Marcia, reconnaissante. Sera-ce après le déjeuner?

— Avant... Dans une heure, si vous voulez...

— C'est que... mon oncle m'a offert de regarder ses gravures, et m'a dit d'être chez lui à dix heures.

Et la pauvre Marcia rougit de contrariété en se trouvant obligée de répondre ainsi, et surtout en voyant l'effort que fit Julianne pour dominer sa contrariété.

— Prenez garde qu'il ne vous accapare, dit-elle avec une vivacité jalouse.

Puis, regrettant d'avoir laissé échapper cette parole, elle reprit plus doucement :

— Il est bon, meilleur qu'il n'en a l'air; mais si l'on n'a pas pour lui de l'affection, avec l'habitude de s'occuper des malades ou des vieillards, on peut regretter de voir ses heures prises et ses plaisirs entravés. Alors, nous remettons notre promenade, dit-elle avec un nouvel effort pour sourire.

— Ne voulez-vous pas rester un moment? Ma chambre est si agréable! dit timidement Marcia.

— Merci... Voici l'heure à laquelle mon oncle aime à entendre la lecture des journaux...

Une heure après, Marcia descendit et se dirigea vers la bibliothèque. Julianne s'y trouvait encore, lisant d'une voix claire et expressive, dans laquelle on n'aurait pu surprendre la moindre fatigue. Raymond Nalys, debout près de la fenêtre, semblait s'isoler de la politique, et regardait briller au-dessous de lui les eaux de l'étang, sur lesquelles les demoiselles de Sonneval s'amusaient à diriger un léger bateau.

— Assez, Julianne, dit M. Belde d'un ton péremptoire. J'ai promis à ma nièce que Nalys lui montrerait mes gravures. Envoyez-moi Sylvain, et ne vous croyez pas obligée de rester; je sais que vous ne vous connaissez guère en dessin.

— Mlle de Laubly a-t-elle eu l'heureuse chance de rencontrer un professeur de peinture aussi expérimenté que son professeur de chant? demanda Julianne avec une simplicité et un intérêt affectés.

— Elle a le goût de la peinture et du dessin, et

vous, ma chère, vous n'y entendez rien, il faut l'avouer.

La pâleur de Juliane s'accroît, mais elle fit un effort pour rire.

— Je vais vous envoyer Sylvain, dit-elle. A parler vrai, ces vieilles gravures ne me disent pas grand'chose... La lecture des revues m'intéresse davantage...

Et, ayant ainsi rappelé adroitement qu'elle savait se rendre utile, elle quitta la chambre avec la même apparence de bonne humeur.

Presque aussitôt le nègre entra.

— Mes portefeuilles et ce chevalet, dit M. Belde d'un ton bref. Raymond, ajouta-t-il, il faudra que vous ayez l'obligeance de prendre et de replacer vous-même ces gravures : je ne les confie pas à tout le monde.

Et alors commença pour Marcia une des séances les plus intéressantes qu'elle eût encore connues.

Il y avait là, serrées dans quatre énormes portefeuilles, une splendide collection de gravures, les unes sur acier, les autres à l'eau forte. Elles étaient rangées par écoles ; mais Raymond demanda à M. Belde de commencer par les primitifs, de sorte que Marcia vit passer sous ses yeux quelques-unes des merveilles de l'art ancien allemand, flamand et italien : les Durer, les van Eyck et les Metzys, les Giotto, les Fra Angelico, et tant d'autres artistes merveilleux, de l'époque à laquelle, cependant, on laissait la prééminence au sentiment et à l'imagination.

D'abord un peu étonnée de ces manifestations naïves, toutes nouvelles pour elles, d'un art dont l'inspiration reste à des hauteurs aujourd'hui inaccessibles, elle en sentit bientôt le charme pénétrant, irrésistible, et M. Belde sembla prendre plaisir à voir l'expression d'intense admiration peinte sur son visage.

Raymond, qui partageait cette admiration, lui faisait remarquer la beauté surhumaine des figures, le calme presque surnaturel des paysages.

— Ce qui nous impressionne, disait-il avec enthousiasme, est d'autant plus extraordinaire que, comme beauté plastique, cela laisse souvent beaucoup à désirer.

— J'aimerais à savoir, dit M. Belde, comment ma nièce, qui éprouve évidemment ce sentiment, pourrait l'expliquer.

— Vous l'avez dit vous-même, répondit Marcia, levant vers lui ses beaux yeux humides d'émotion : parce que ces peintures éveillent en nous un *sentiment*.

— C'est cela, s'écria Raymond, ravi, le sentiment ou l'idée abstraite du beau, moral ou idéal, existant au-dessus des lignes matérielles, et résidant dans l'expression des figures, dans la transparence qu'elles offrent aux âmes... Et avant de voir ce qui reste là des primitifs, permettez-moi de vous montrer, comme contraste, des Titien, des Rubens et des...

— Oh ! non, pas maintenant ! Laissez-moi garder mon impression ravissante ! Est-ce que vous aimez mieux Rubens ?

— Moi ! J'apprécie ses œuvres, et plusieurs sont hors de pair ; mais ceci est si vraiment beau !

La cloche du déjeuner sonnait

— Il faut remettre à un autre jour une nouvelle séance, dit M. Belde, satisfait. A propos, Marcia, connaissez-vous depuis longtemps le fils de mon vieux camarade, le colonel d'Espranges ?

— Non, j'ai fait sa connaissance, il y a trois semaines, chez mon oncle. Il est gai et charmant, et il semble que la loyauté transparaisse dans toute sa personne.

— C'est lui qui m'a rendu curieux de vous voir, dit M. Belde. Allez tous deux maintenant ; je n'irai pas à table ; je veux, pendant quelque temps encore, garder sous mes yeux cette Vierge de Cimabue, dont vous verrez quelque jour l'original au Louvre...

Raymond ouvrit les portes devant Marcia. Juliane, seule, se trouvait dans le salon, attendant le second son de la cloche.

— Quoi ! mon oncle ne vient pas ? Je crains qu'il n'ait été un peu excité et fatigué, dit-elle, secouant la tête, et parlant avec une affectation de douceur.

— M. Belde n'a jamais été mieux portant, répliqua froidement Raymond.

— Je m'étonne, dit Marcia, qu'un homme paraissant aussi positif que mon oncle, et s'étant occupé toute sa vie de choses si techniques, ressente tant d'enthousiasme devant le genre de peinture dont nous avons vu ce matin des spécimens.

— Ce n'est pas de l'enthousiasme qu'il éprouve, mais plutôt la satisfaction très spéciale du connaisseur... Il y a là en germe tout ce qui s'est produit de beau depuis des siècles...

— Et vous ? demanda Marcia, le regardant avec curiosité, aimez-vous ce genre seulement comme précurseur ?

— Oh ! moi, je raffole de l'archaïsme, répondit Raymond en souriant. Je suis sincère dans mon admiration passionnée.

— Et, cependant, vous aimez ce qui est équilibré et complet, dit la jeune fille avec malice, et ces peintures antiques, ces fresques primitives se distinguent par le sentiment, la pensée, et non pas par l'harmonie des proportions et de la science.

Il ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Vous me battez avec mes propres armes... Le beau, où qu'il soit, nous émeut toujours, après tout, et je puis me passionner pour les mélodies que je qualifierais de... rengaines, si vous n'en faisiez jaillir des accents que leurs auteurs eux-mêmes n'avaient pas soupçonnés...

— Mademoiselle est servie, dit la voix solennelle du vieux Daniel, tandis que les convives entraient précipitamment dans le salon.

XII

Les jours qui s'écoulèrent furent très agréables pour Marcia. Ses rapports avec son oncle étaient quelque peu gouvernés par le caprice de ce vieillard morose ; mais comme il lui témoignait une bienveillance de plus en plus marquée, son importance grandit aux yeux de ceux des hôtes qui pensaient qu'une jeune provinciale sans fortune et l'héritière d'un riche parent, sont deux personnalités distinctes. Il y eut quelques changements dans la petite société des Étangs. Les Havard furent remplacés par un général de cavalerie et sa femme, personne amusante et pleine d'entrain, et, presque chaque jour, un ou deux nouveaux convives parurent au dîner. Les seules ombres qui demeuraient pour Marcia étaient d'abord une certaine contrainte vis-à-vis de son oncle, puis l'hostilité voilée et polie, mais irrécyclable, de Juliane. Cette hostilité s'accroissait d'autant plus que, à mesure que croissait la faveur de Marcia auprès de M. Belde, celui-ci se montrait plus désagréable vis-à-vis de Mlle Vaubley.

Le jour de l'arrivée du général de Hautmont, M. Belde était venu assister au dîner. Bien qu'on fût en septembre, l'air était si doux qu'il fit rouler son fauteuil à l'entrée de la terrasse. Juliane, qui s'arrogeait la tâche, d'ailleurs discrète, de veiller sur lui, approcha sa chaise, et le général, ayant allumé un cigare, se tint debout près d'elle. Il l'avait connue, deux ans auparavant, dans une ville de province, où il commandait une brigade et où M. Vaubley dirigeait une administration.

— J'ai revu, l'autre jour, un de vos anciens amis, dit-il, après qu'ils eurent échangé quelques nouvelles au sujet de leurs connaissances communes de ce temps-là.

Elle leva les yeux vers lui pour l'interroger.

— C'est le capitaine Maublanc, reprit-il, qui est aujourd'hui au 3^e dragons. Eh ! mademoiselle Juliane, vous le trouviez, alors, un danseur assez passable, et les bonnes langues de la ville avaient déjà arrangé tout un roman...

Juliane essaya de faire écho à son rire, mais Marcia, qui était près de là, trouva que cela sonnait faux.

— J'ai peur, pour sa tranquillité, qu'il ne vous ait point oubliée, dit le général continuant ce qu'il jugeait une plaisanterie. Il m'a demandé ce que vous devenez, et a pris un air tragique quand je lui ai demandé s'il n'était point marié.

— Mon oncle, dit vivement Juliane se penchant vers M. Belde, l'air devient humide... Ne voulez-vous pas rentrer ?

— Je suis encore capable de prendre soin de moi-même, ma nièce... Permettez-moi de vous dire que vous exagérez, depuis quelque temps, les témoignages de votre sollicitude... Elle peut être fort méritoire de la part de quelqu'un qui a ou croit avoir intérêt à ma mort, mais elle dépasse les bornes... et le but...

— Oh ! mon oncle !

Ce fut toute la protestation de Juliane. Sa main, posée sur ses genoux, tremblait violemment, mais son accent garda la même douceur.

Cependant, cette violente et brutale sortie avait causé une pénible stupéfaction au général et à Marcia, seuls à portée de l'entendre. Le général, qui était un peu lent, ôta son cigare de sa bouche et commença :

— Belde, mon cher, vis-à-vis d'une femme...

Mais M. Belde ne l'écoutait pas. Son regard avait rencontré les yeux de Marcia, et dans ces yeux si clairs, si sincères, il lisait une vive indignation et un reproche non déguisé, tandis que les joues de la jeune fille se couvraient de rougeur pour le compte de celle qui venait d'être ainsi humiliée.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui dit-il tout à coup avec irritation. Ne suis-je pas libre de parler comme je l'entends dans ma propre maison ?

Elle secoua la tête et, le regardant bien en face :

— Non, mon oncle, dit-elle courageusement, vous n'avez pas le droit d'accuser de flatterie ou de bassesse une personne à qui son âge et sa situation ne permettent pas de vous répondre.

Une flamme passa dans les yeux ternes du vieillard.

— Et vous, dit-il violemment, vous croyez-vous le droit de me donner une leçon ?

— Non, seulement le droit de vous répondre quand vous m'interrogez, et de prendre le parti d'une jeune fille comme moi quand vous la traitez injustement.

Elle avait parlé avec une douceur mêlée de fermeté, bien qu'elle tremblât d'émotion.

Juliane la regarda avec un effroi involontaire, mêlé de ressentiment.

M. Belde ouvrit la bouche pour répliquer ; mais, soudain, sa colère parut tomber ; ses yeux reprirent leur expression impénétrable, et, se retournant vers le général, il dit du ton le plus indifférent :

— Ainsi, vous n'êtes pas allé à Aix cette année ? Comment s'en trouveront vos vieux rhumatismes ?

M. MARYAN.

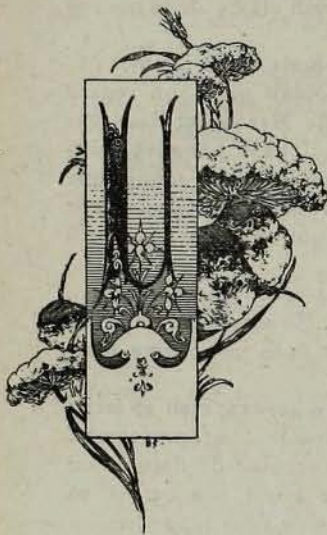
(La suite au prochain numéro.)



TOUT ARRIVE!

SUITE

III



NE semaine s'était écoulée.

Bien que la « maison de la liberté », comme disait Mme Gosseline, fut, par cela même, la maison de l'imprévu, Michelle, maintenant, en connaissait les habitudes autant que si elle y eût vécu depuis des mois. Chacun y agissait, par principe admis, comme bon lui semblait, et il en résultait le plus remarquable désordre qu'il eût jamais été donné à Michelle d'étudier de près.

Mais nul, sauf elle et Moussia — qui en pleurait — n'avait même conscience de cette situation. La tante Hermine, pénétrée jusqu'aux moelles d'une sainte horreur pour les soins du ménage — lot des vulgaires bourgeoises! — laissait, d'un esprit riant, les choses aller comme lesdites choses l'entendaient, sans la moindre inquiétude sur les résultats de cette généreuse confiance; quitte à gémir avec conviction, un moment, si les résultats étaient mauvais, à sa grande surprise.

Avant tout, elle voulait que tout le monde fût satisfait autour d'elle, et, pour sa part, la paresseuse Malvina usait pleinement de ces dispositions bienveillantes, en prenant, comme de juste, à son aise dans un logis où les balais ne s'usaient point, où les repas auraient pu avoir lieu successivement à toutes les heures de jour, sans que personne en fût troublé, à l'exception de Georges. Celui-ci, en effet, pourvu d'un formidable appétit d'écolier et obligé par le collège à une exactitude relative, était seul à ramener Malvina à la notion des heures, quant aux repas.

C'était, d'ailleurs, le plus indiscipliné des garçons qu'une mère de famille pût posséder, très intelligent, travaillant à sa fantaisie et par accès, fertile en inventions suivies d'expériences dont

l'audace était généralement fatale, au point de troubler la bonne humeur de Mme Gosseline et de lui arracher une exclamation, toujours la même :

— Si tu continues, Georges, tu périras sur l'échafaud!

Mais ce qui, par dessus tout, avait le don de mettre la bonne dame hors d'elle-même, c'était le manque absolu de considération du jeune personnage pour la Muse dont il ridiculisait les prétentions avec tant de clairvoyance, d'à-propos, de drôlerie, que Michelle avait fort à faire pour rester impassible devant le comique de la scène... Sylvanie, furieuse, oubliant sa majesté, devant les plaisanteries de Georges, — qu'elle n'osait toutefois effleurer même d'une main vengeresse, dans la crainte de s'exposer à des représailles. Aussi, d'ordinaire, après de vertes réponses dépourvues de toute poésie, laissant Mme Gosseline menacer l'insolent « de périr sur l'échafaud », préférait-elle se retrancher au fond de son atelier, dans la haute conscience de sa valeur dont elle était pénétrée, si possible, plus encore que sa mère...

Nulle part, elle ne se prenait davantage au sérieux que dans cet atelier qui n'était pas plus « installé » que le reste de la maison et avait toute sorte de chances pour ne l'être jamais, Sylvanie jugeant « qu'un beau désordre est un effet de l'art ». Par malheur, chez elle, le désordre n'était pas beau... Du moins, ç'avait été l'impression de Michelle quand, pour la première fois, la Muse lui avait fait l'honneur de l'introduire dans son sanctuaire largement poudré de poussière, dont les vieux meubles, les tentures, les draperies gardaient les traces ineffacées des nombreux déménagements opérés par la famille Gosseline. Dans cette façon de capharnaüm, la Muse, habillée de robes esthétiques, écrivait ses vers sous l'inspiration de son génie familial, sur un papier délicatement teinté de couleurs mourantes et diverses, avec une plume d'or et une encre irisée.

— J'ai besoin d'harmonie entre mon inspiration et les objets matériels qui me servent à la traduire, avait-elle pris la peine d'expliquer à sa cousine. Je choisis toujours mon papier et mon encre assortis à la couleur de ma pensée qui est, selon les jours, grise, mauve ou rouge, ou liliale... Car

je suis une nature de sensitive... Et je vis dans le symbole...

De ce mode d'existence, résultaient, sans doute, les toiles bizarres qui se pressaient le long des murs de l'atelier. Sylvanie, ayant décidé de ne plus recevoir les leçons d'aucun maître, afin de laisser sa personnalité se développer plus librement, créait, désormais, tout à son aise, de longues et étranges figures énigmatiques, dans le goût des primitifs, qu'elle plaçait dans des paysages de légende, sans perspective, aux arbres raides; figures auxquelles, ordinairement, elle donnait des yeux immenses, des lèvres sanglantes dans un visage sans couleur, des corps émaciés, d'un dessin fantaisiste, qui eût seul fait crier d'indignation un anatomiste...

... Michelle repensait encore à cette première révélation qu'elle avait eue du talent de Sylvanie, tandis qu'assise devant sa table à écrire, elle réfléchissait à ce qu'elle pouvait raconter de sa vie nouvelle à sa vieille amie, la comtesse Loubanoff, sans risquer de lui faire croire qu'elle était tombée en pleine pétaudière.

On frappait à sa porte. Elle releva la tête.

— Michelle, puis-je entrer ?

C'était la voix de Lucile.

— Certainement, chérie.

La porte s'ouvrit toute grande.

— Oh ! vous écriviez ! Je vous dérange ?

— Pas du tout, ma lettre ne doit pas partir aujourd'hui... D'ailleurs, je crois bien que je rêvais un peu... comme Sylvanie !

— Comme Sylvanie... hum !... Qu'il fait bon chez vous !... Votre chambre, maintenant, vous ressemble... Elle est aussi... charmante ! Comme vous l'avez transformée !

Lucile disait vrai. La pièce était méconnaissable. Michelle avait rompu l'ordre monotone des chaises le long du mur, voilé de tapis russes, joyeusement bariolés, la table striée d'encre, les marbres tachés de la cheminée et de la commode, dispersé de côté et d'autre, ses bibelots familiers, les photographies d'amis qui l'enveloppaient d'une atmosphère de souvenir, y mêlant des fleurs, de délicates plantes vertes, dont les humbles pots de terre disparaissaient sous une draperie légère. Sur sa table à écrire, devant les deux portraits de son père et de sa mère, s'épanouissaient quelques œillets superbes, — hommage de l'indomptable Georges, — dont les têtes odorantes ombrageaient l'encrier de cristal, répandant leur senteur fine dans l'air chaud de ce jour d'été.

— Eh bien, Lucile, que désirez-vous ? interrogea Michelle avec un sourire, voyant que sa petite cousine restait silencieuse, les yeux errants autour d'elle.

Les joues de Lucile s'empourprèrent, car elle était prise en flagrant délit de curiosité.

— Je suis venue... c'est-à-dire maman m'envoie

vous demander si vous voudriez bien venir un moment à l'atelier...

— A l'atelier ?... Pour ?...

— Pour qu'elle vous présente quelqu'un qui... désire beaucoup vous connaître, un de nos amis, un poète très remarquable...

Les sourcils de Michelle eurent un imperceptible froncement. Elle se méfiait fort des poètes admirés par la famille Gosseline, et il lui semblait un peu dur d'abandonner, en l'honneur de l'un d'eux, la douceur de sa solitude et de sa causerie avec une amie vraie...

— Cela vous ennuie, Michelle ? fit Lucile troublée.

— C'est que... je redoute, en ce moment, les nouvelles connaissances... Et puis, vous voyez, je ne suis pas en tenue de réception.

Et elle indiquait la blouse de légère étoffe blanche qu'elle avait mise ce jour-là à cause de la très grande chaleur, dont les manches courtes, la collerette retombante, dégageaient largement les bras et la nuque blonde.

— Ah ! si c'est là seulement la raison qui vous arrête, venez, Michelle ! Notre ami a l'horreur du noir... Vous serez très agréable à son regard en vous montrant en blanc... Venez !... A moins, pourtant, que cela ne vous contrarie trop !...

Elle paraissait si anxieuse, partagée entre son désir de faire connaître sa cousine et sa crainte de l'importuner, que Michelle regretta son instinctive hésitation :

— Non, chérie, cela ne me contrarie pas, je suis toute prête à vous suivre puisque vous le désirez. Allons voir votre illustre poète...

— Illustre, il ne l'est pas encore pour le public vulgaire... Mais il est une des gloires de la nouvelle école poétique...

C'était là une phrase de Sylvanie que Lucile répétait avec une conviction naïve, prenant, à ce point, l'accent de sa sœur que Michelle en fut amusée. La petite ne s'en aperçut pas ; ravie d'emmener la jeune fille, elle la conduisait vers l'atelier.

Prestement, elle souleva la portière déchirée, et la « gloire de la nouvelle école poétique » apparut sous les traits d'un petit jeune homme coiffé de longs cheveux qui flottaient sur une longue redingote mastic, lui battant presque les talons, d'où émergeait un long cou enroulé dans la plus majestueuse, la plus large, la plus engonçante des cravates 1830. A la vue de Michelle, il se leva.

— Ah ! enfin, voici notre petite sauvage ! s'exclama joyeusement la tante Hermine. Voyons, ma chère, arrivez donc ! Il y a ici un jeune homme qui, depuis votre arrivée, se consume inutilement du désir de vous connaître !

— C'est que le poète, mademoiselle, subit toujours l'attrance de la jeune beauté dans son aurore lumineuse et qu'il aspire sans cesse à lui offrir le dévot hommage de son culte, fit le petit homme

d'une voix lente et chantante, s'inclinant si bas que ses cheveux s'éparpillèrent de façon à lui voiler tout le visage.

Michelle n'en était déjà plus à s'étonner de rien de ce qu'elle pouvait entendre chez M^{me} Gosseline. Mais elle n'eut pas la peine de se mettre à l'unisson pour répondre au jeune poète, car Sylvanie, prenant les devants, dit brusquement :

— De cette façon, voici la présentation faite : Michelle, notre ami Rinaldo Valréas ; cher maître, ma cousine M^{lle} Dustal... Et maintenant, parlons de choses un peu plus intéressantes... Dites-moi quelle œuvre nouvelle a jailli de votre cerveau créateur ?

— Un hymne de l'Éternel féminin à la Beauté. Oserai-je espérer, mademoiselle...

Il se tournait vers Michelle. Mais il ne put articuler ce qu'il espérait, car la tante Hermine s'exclamait :

— Un hymne à la Beauté ! Ce doit être superbe. Ma chère, ce jeune homme a, comme Sylvanie, le sens du symbole à un degré merveilleux... Ah ! la poésie est son royaume... Lui donner une banale carrière serait criminel !... C'est ce que j'ai eu l'honneur de dire à son père qui tient à le garder dans les fers...

— Dans les fers ? répéta Michelle surprise.

M^{me} Gosseline se mit à rire aux éclats :

— Pas en prison, ma chère, pas en prison ! Je vais vous expliquer, son père a une très importante usine où l'on fabrique un tas de choses en fer... et il tient à ce que le pauvre Rinaldo y prenne une place !... Rinaldo — c'est son prénom littéraire, ses parents l'appellent bourgeoisement Eugène ! — aurait bien mieux aimé entrer au Conservatoire, afin de jouer lui-même ses œuvres, comme Shakspeare. Et il y avait en lui l'étoffe d'un grand acteur !... Vous en jugerez quand vous l'entendrez déclamer avec Sylvanie quelques-uns de ses poèmes... Il a le don... Moi qui suis une profane, je frémis jusque dans les moelles quand je les entends ! Oui, il a le génie, mais il n'a pas la taille !... Il était trop petit pour réussir au théâtre. Il y a renoncé, mais il le regrette toujours ! N'est-ce pas, Rinaldo ?... L'art ! il n'y a que l'art au monde !

Et la bonne dame renversa dans son fauteuil sa courte petite personne qui s'épanouissait librement dans un vieux peignoir défraîchi, tout en agitant, d'un mouvement enthousiaste, sa tête ébouriffée.

Le petit poète avait respiré cette bouffée d'encens avec une conviction recueillie et béate, tout en contemplant Michelle à l'ombre de ses paupières mi-closées. En écho, il répéta :

— L'art ! Oui, l'art souverain... Vie ! Clarté ! Ivresse ! Martyre et sacerdoce ! Ne le concevez-vous pas ainsi, mademoiselle, vous de qui semble émaner le rayon inspirateur qui fait éclore l'œuvre palpitante de l'âme du poète ?...

Une folle envie de rire montait aux lèvres de Michelle. Pourtant, elle la domina et laissa tout juste une pointe de malice jaillir dans sa réponse qu'elle s'amusa à faire toute banale :

— Hélas, monsieur, je ne sache pas que je possède une puissance telle... Je suis une pauvre profane en la question, d'autant que j'arrive en étrangère et connais mal encore tous les grands noms de l'école symboliste.

— En effet, dit Sylvanie d'un accent protecteur, ma cousine a, sur ce chapitre, toute son éducation à faire. On est fort en retard en Russie, et l'on y est encore à compter, par exemple, Musset parmi les poètes !

La physionomie du jeune maître exprima une compassion méprisante :

— Est-on vraiment à ce point perdu dans les ténèbres, au pays slave ?... Musset ?... Mais Musset a tout juste la valeur de quelque vieille pantoufle ! Musset ! platitude, vulgarité, néant !... Tout au plus, pouvons-nous conserver son nom parce qu'il a senti comme nous — à sa pauvre façon, — la sombre inanité de la vie dont nous sommes tous si cruellement las !

— Pas tous ! corrigea Michelle avec une ironie discrète et amusée. Parce que vous vivez en plein ciel, monsieur, vous ignorez ce qui se passe sur la terre, parmi la foule des humbles mortels... Un certain nombre d'entre eux, je vous assure, ont cependant le bonheur de se trouver satisfaits de leur sort !

— Oui, ceux qui ont des âmes inférieures ! jeta dédaigneusement Sylvanie. Mon cher Rinaldo, n'essayez donc pas de convaincre ma cousine, elle n'a nulle envie de l'être !

— Plus vive alors est mon aspiration, mademoiselle...

Et ici, il s'inclina d'un air pénétré vers Michelle qui, décidément, lui faisait une profonde impression :

— ... Plus vive est mon aspiration vers la conquête de votre pensée... Comme gage de ma sincérité, daignerez-vous accepter l'hommage d'un sonnet qui chanterait votre liliale beauté ?

— Ce serait beaucoup d'honneur pour moi et, vraiment... je crains de n'en être pas digne, fit Michelle, un peu agacée de se voir le sujet de tant de lyrisme. Et, tout en parlant, elle se levait...

— Comment, ma chère, vous ne partez pas ? s'exclama M^{me} Gosseline qui paraissait sous le charme comme Lucile. Restez donc encore à causer avec Rinaldo... Il vous dira de ses vers... Il ne s'en va pas encore !

Mais Michelle était bien décidée, jugeant qu'elle avait, ce jour-là, suffisamment sacrifié au symbolisme.

— Je serais charmée de profiter davantage de la visite de monsieur. Mais il se fait déjà tard et il me faut aller aujourd'hui jusqu'à la *Librairie mo-*

derne chercher des livres que je dois envoyer à la com-tesse Loubanoff... Aussi...

— Vous allez à la Librairie moderne, alors, je vous y accompagnerai, fit la Muse sans cérémonie, car je désire voir si l'on s'y occupe bien de la vente de mon livre...

— Et moi, est-ce que vous voudrez m'emmener? je serais si contente de sortir avec vous?

C'était Lucile qui murmurait sa demande, timide et suppliante.

Michelle consentit volontiers, sachant tout le plaisir qu'elle causait ainsi à la fillette qui lui montrait une enthousiaste affection. Mais il lui fallut un petit effort pour accueillir, avec la même amabilité, l'indiscrète déclaration de la Muse... Car elle redoutait un peu de sortir avec Sylvanie dont les toilettes gothiques attiraient déplorablement l'attention des passants. A son arrivée en France, elle avait pu, un moment, croire que la singulière façon de s'habiller de ses cousines était une mode nouvelle qu'en sa qualité d'étrangère, elle ne connaissait pas. Mais une seule promenade, dans le cœur même du Paris élégant, l'avait détrompée et, en même temps, convaincue que Sylvanie et Lucile se rendaient tout bonnement ridicules en s'affublant de la sorte...

— Pourvu que Sylvanie ne mette pas sa robe à grosses fleurs. Elle est pire que toutes les autres et nous vaudrait de faire sensation sur le boulevard des Italiens! pensa-t-elle, revenue dans sa chambre, après avoir tiré sa révérence au jeune poète; tandis que, sévèrement vêtue de noir, elle prenait encore soin de mettre une correcte petite toque qui lui donnait un air de jeune femme. Elle sentait l'impérieuse nécessité de chaperonner ses cousines.

Mais ses vœux étaient vains. Quand Sylvanie sortit de sa chambre elle portait la fameuse robe de mousseline liberty, à grands ramages, d'un jaune verdâtre. Sous un chapeau en forme de béguin enguirlandé de lierre, s'allongeaient ses lourds bandeaux sur les joues généreusement poudrées, dont la pâleur heurtait le rouge intense des lèvres.

— Elle est tout simplement à mettre sous clef! songea Michelle, navrée.

Il n'y avait hélas! rien à dire. Mme Gosseline considérait la Muse d'un œil satisfait et morigénait Lucile qui avait mis une simple robe beige, choisie avec intention par la fillette parce qu'elle avait remarqué que sa cousine la préférerait... Et Michelle, résignée, murmura:

— Allons!... Espérons que les gamins nous seront indulgents et ne courront pas après nous!...

Dehors, c'était une lumineuse et chaude journée de juillet, vibrante de soleil qui emplissait les rues de femmes habillées de clair. Si nombreuses qu'elles fussent, elles n'affaiblissaient en rien l'effet produit par Sylvanie qui, invariablement, faisait retourner les passants quand elle ne les attirait

pas, moqueurs, à sa suite. La traversée du boulevard, surtout, fut périlleuse. A son ordinaire, la Muse interprétait de la façon la plus flatteuse cette attention dont elle était l'objet, et Lucile de même, car, tout à coup, se penchant vers Michelle, elle lui murmura d'un accent d'envie:

— Comme on regarde Sylvanie! Est-elle heureuse! Je voudrais bien être à sa place!

— Pas moi! laissa échapper Michelle, énervée.

— Oh! pourquoi? Ça doit être si bon d'être admirée!... Pourquoi?

— Parce que je trouve très malheureux pour une femme... surtout pour une jeune fille... bien élevée, d'attirer sur elle l'attention du premier insolent venu!...

Lucile ouvrit de grands yeux. Évidemment, les paroles de sa cousine allaient absolument à l'encontre d'idées fortement enracinées chez elle.

— Alors... alors, vous nous... vous m'aimeriez mieux habillée comme tout le monde, sans mes bandeaux à la Botticelli?... C'est que je voudrais tant être moins laide puisque je ne peux pas être jolie!...

— Chérie, voulez-vous bien ne pas vous calomnier ainsi! Vous savez très bien que vous êtes une fraîche petite fille qui ne me paraît jamais plus gentille, cela est vrai, que le matin, quand ses cheveux sont retroussés au petit bonheur, laissant bien voir ses joues roses!...

— Oh! Michelle!!... Vous dites cela... pour de bon? Vous ne vous moquez pas de moi?

— Pour de bon! tout à fait!...

Les yeux de Lucile brillaient de plaisir:

— Il n'y a personne, Michelle, à qui j'ai envie de plaire comme à vous! Je me coifferai et je m'habillerai de la façon que vous désirez!

Michelle eut tout juste le temps de répondre par un regard affectueux à l'enthousiaste déclaration de la fillette, car Sylvanie, qui marchait en avant, venait de s'arrêter devant la *Librairie moderne* et appelait sa sœur. D'un air majestueux, elle considérait l'étalage, y cherchant, mais en vain, la couverture symbolique des *Mystiques efflorescences*. Quand elle eut bien constaté l'absence de son volume, son visage se contracta... Tel celui de Junon irritée. Et la voix frémissante, elle fulmina:

— Ces libraires n'en font jamais d'autres! Ce sont de vrais saltimbanques, sans parole! Celui-ci, M. Delcroix, m'avait promis d'offrir toujours mon livre aux yeux du public et il ne le fait pas! Je vais le tancer vertement. Entrons!

Michelle la suivit avec Lucile, craignant tout bas que le courroux de la Muse n'aboutît à une scène ridicule qu'elle ne pouvait empêcher. Arrêter Sylvanie, autant eût voulu essayer d'entraver la marche du soleil, — sans comparaison...

Dans le magasin, des acheteurs examinaient des livres. Un employé s'avança:

— Vous désirez, madame...

— Je désire parler au directeur de la *Librairie*

moderne, au sujet d'un volume de poésies que j'ai publié.

— M. Delcroix est occupé, madame... Mais je peux le prévenir...

— Oui, prévenez-le, commanda la Muse toujours irritée, quoiqu'elle savourât la curiosité qu'avait éveillée ses paroles chez quelques acheteurs.

Dans le fond du magasin, M. Delcroix, sans prévoir l'orage prêt à fondre sur sa tête, causait avec un jeune homme qui prenait des notes dans un volume qu'il feuilletait. Michelle, distraitemment, arrêta les yeux sur leur groupe, et une exclamation s'étouffa sur ses lèvres. L'interlocuteur du libraire n'était autre que Raymond Dorient.

Lui, avait relevé la tête à l'approche de l'employé dépêché par Sylvanie en ambassade, et son regard tomba droit sur Michelle dont les larges prunelles brillantes étaient, en cette seconde même, attachées sur lui. Tout de suite, il la reconnut, et, après une légère hésitation, respectueusement, il la salua.

— Qui donc est ce monsieur ? interrogea Sylvanie.

— Raymond Dorient.

— Ah !!!! Vraiment, c'est Raymond Dorient ? Eh bien, il faut absolument que vous me le présentiez !

— Vous le présenter ?... Moi ?... Je le voudrais bien, mais ce m'est impossible ! Je ne le connais pas !

— Allons donc ! si vous ne le connaissiez pas, il ne vous saluerait pas ! Vous avez voyagé des heures avec lui... Il vous a parlé !... Offert ses services ! Donc, il n'est plus un étranger pour vous ! Dites plutôt que vous voulez l'accaparer !

Michelle eut un petit geste d'épaules :

— Sylvanie, vous ne pensez pas à ce que vous dites ! Si vous désirez parler à M. Dorient, priez votre libraire de vous mettre en rapports avec lui...

La Muse ne daigna pas répondre. Mais, sans doute, le conseil lui paraissait bon à mettre en pratique, car, au lieu de recevoir, avec la grâce d'un hérisson, M. Delcroix qui approchait souriant, elle lui dit d'une voix suave :

— Je ne vous retiendrai pas, monsieur, mais je désirerais que vous me missiez au courant de la place prise par mon volume de poésies parmi les œuvres appréciées du public ?... J'espère qu'elle est florissante ?

— Mais... mais elle est telle, en effet, mademoiselle. D'ailleurs, nous veillons de notre mieux à ce qu'il en soit ainsi, croyez-le bien. A tous les amateurs d'œuvres, peu banales, nous offrons les vôtres...

Sylvanie exultait. Michelle, attentive, examinait M. Delcroix, se demandant s'il était possible qu'il parlât sérieusement.

— En agissant ainsi, monsieur, reprit la Muse, très gracieuse, vous vous révélez fidèle disciple de l'art... Aussi, puis-je vous demander un léger service ? Voulez-vous me présenter M. Dorient ?

Le visage souriant du libraire se rembrunit, et il se balança, sur un pied et sur l'autre, la mine embarrassée :

— Mon Dieu, mademoiselle, je serais charmé de le faire... Mais M. Dorient n'est pas très aisément abordable. Je sais qu'aujourd'hui il est pressé et, peut-être, se dérobera-t-il à l'honneur de vous présenter ses hommages ?

— Essayez toujours, commanda Sylvanie, qui était douée d'une ténacité peu commune. M. Dorient est d'ailleurs lié avec des amis de ma famille. Il me connaît sûrement de nom comme écrivain. Votre démarche ne peut donc qu'aboutir.

Vaincu par la nécessité, M. Delcroix se rapprocha de Dorient, qui commençait à feuilletter une revue. Mais, avant qu'il eût ouvert la bouche, le jeune homme l'interrogea tout bas :

— Est-ce que vous connaissez cette jeune fille en deuil ?

— Non, elle vient ici pour la première fois. Elle est parente ou amie de cette demoiselle en robe à fleurs, une jeune poétesse qui désirerait causer un instant avec vous !

— Delcroix, mon ami, vous avez éloigné de moi une pareille épreuve, n'est-ce pas ? Ah ! c'est une poétesse que cette ridicule créature ! Hum... quels vers a-t-elle bien pu commettre ?

— Des vers symbolistes, sous ce titre, *Mystiques efflorescences*.

— Oui, je me rappelle, je l'ai reçu avec une dédicace lyrique... C'était un remarquable tissu d'incohérences. Est-ce que, par hasard, vous trouvez des acheteurs pour de pareilles insanités ?

— Nous en avons eu deux. Mais le second a rapporté le livre...

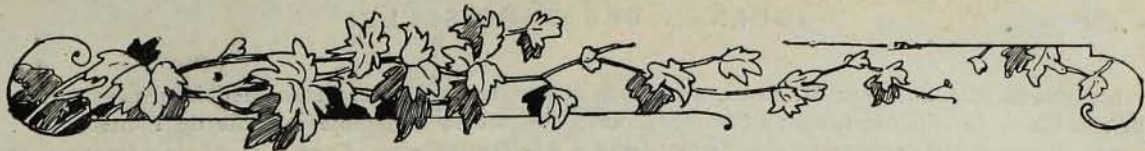
— Ah ! tant mieux ! Cela me rassure sur l'état mental de mes contemporains... Comment s'appelle votre poétesse ?

— Sylvanie Gosseline. Il paraît que vous connaissez des amis à elle...

— Comment ! c'est M^{lle} Gosseline ! J'aurais dû m'en douter ! Allons, mon cher Delcroix, résignons-nous, et présentez-moi. Seulement, rappelez-vous que c'est vous qui me précipitez dans l'abîme, et que vous devez m'en tirer !

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Voici l'avril. — Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique : Nouveautés prochaines. — Grands et petits concerts.



Voici l'avril, qui vient à nous les mains pleines de promesses toujours si séduisantes, que nous ne demandons qu'à y croire. Et pourquoi n'y croirions-nous pas ? Si un destin contraire pèse parfois sur le cours naturel des choses, est-ce à dire

que la plus grande partie de ces promesses ne s'accomplira pas dans l'ordre que Dieu leur a assigné. Écoutons donc avec joie les doux murmures qui s'élancent de toute la nature, pour nous en signaler l'immuable rénovation. Admirable symphonie où les instruments ont des ailes, où les mélodies sont des fleurs embaumées, mêlant leurs parfums aux harmonies des brises qui les emportent à travers l'azur des espaces étoilés. Qu'importe si un éclair traverse l'horizon, si la nue éclate pour élever notre pensée vers le Créateur de tant de merveilles ? N'oublions pas que sa miséricorde est aussi grande que son œuvre, c'est-à-dire infinie, et que demain elle nous apparaîtra plus resplendissante que jamais.

Voici l'avril ! Voici le temps de Pâques où s'accomplissent les grands mystères de la Rédemption, où le doux Jésus, parcourant les chemins de la Judée, entraînait le peuple sur ses pas, aux accents de sa chaude et divine parole. Il prêchait la loi d'amour et de charité par l'exemple, en donnant sa vie pour le rachat de nos âmes, de l'humanité toute entière. On l'acclamait alors, jonchant le sol, sous ses pas, de rameaux d'oliviers.

En attendant les concerts spirituels qui se préparent, jetons un coup d'œil sur le mois qui s'achève, et sur les œuvres musicales parues ou à paraître.

L'Opéra a dû renoncer à ses chers *Maîtres-Chanteurs*. Une absence de M. Delmas, l'inimitable Hans Sachs, appelé à Monte-Carlo pour une série de représentations, prive la direction de ce gros succès. Mais elle est assez riche avec son répertoire et ses concerts du Conservatoire de plus en plus suivis. Ce sera bien autre chose, si,

comme on l'annonce, Verdi vient en avril pour assister à l'exécution, par la société des concerts, de trois nouvelles œuvres religieuses de sa composition, dont l'Opéra aurait la primeur. Il s'agit d'un *Stabat Mater*, d'une *Prière* et d'un *Te Deum*. Voilà un bagage musical qui promet à l'illustre voyageur de quatre-vingt-six ans des admirations doublement enthousiastes, pour son génie et sa verte vieillesse. Aussi, son *Rigoletto*, qu'on a repris, avec l'*Étoile*, fait-il toujours salle comble.

À l'Opéra-Comique, *Le Roi l'a dit* doit être donné en même temps que *L'Ile du Rêve*. En l'absence de M^{lle} Wvns, en représentations à Nice, c'est M^{lle} Marié de l'Isle qui la remplacera.

M^{lle} Emma Calvé, complètement rétablie, a fait une brillante rentrée dans *Sapho*, et M^{lle} Merguiller, a signalé son retour par la reprise de *Manon*, fêtée et acclamée. Double succès pour le maître Massenet et ses interprètes.

Ferval marche à grands pas vers sa première représentation, et M. Albert Carré pense profiter de la présence de M^{me} Nevada pour lui faire chanter *La Vie de Bohème*, de Puccini, en mai et juin.

M^{lle} Éveline Andral, qui vient de créer, à Bordeaux, le rôle de Divonne, de *Sapho*, avec grand talent, a signé un engagement avec M. Carré pour faire son entrée à l'Opéra-Comique, en septembre.

Grand succès pour M^{lle} de Lussan, dans Zerline, de *Don Juan*, où elle a donné de ce rôle difficile une interprétation de premier ordre.

Aux Concerts Colonne, la première audition de la *Fantaisie* pour orchestre, de M. Guy Ropartz, a vivement intéressé le public, qui en a admiré la belle ordonnance. Puis, la deuxième et dernière audition de *L'An Mil*, l'œuvre de M. Gabriel Pierné, déjà tant applaudie précédemment, a été chaudement appréciée. Au même concert, M. A. de Greef, le pianiste virtuose, dont le succès, au Châtelet, comme aux jeudis du Nouveau-Théâtre, a été des plus justifiés, a fait entendre une dernière fois le *Concerto en la mineur*, de Grieg, composition de haute valeur. L'orchestre et les chœurs enlèvent toujours tous les suffrages.

Grand succès aux Concerts Lamoureux pour l'œuvre nouvelle du compositeur-chef d'orchestre, M. Félix Weingartner : *Le Roi Lear*, poème symphonique d'une réelle valeur artistique. L'intérêt fut d'autant plus éveillé, que M. C. Chevillard, à

l'instar de M. Colonne avec M. Mottl, avait confié son bâton de commandement à l'éminent musicien allemand, qui s'est montré absolument digne de cet honneur. Cette séance se terminait par l'admirable *Symphonie en la majeur*, de Beethoven, suivie de l'ouverture du *Freyschütz*, de Weber.

Au précédent concert, on avait pu apprécier le beau talent de la brillante cantatrice russe, Mme de Gorlenko-Dolina, du Théâtre impérial de Saint-Petersbourg. Un accueil enthousiaste lui avait été réservé, et son contralto puissant, dans un *air*, de Borodine, comme dans la *Chanson du berger Lell*, de Rimsky-Korsakow, a été acclamé et bissé par une foule élégante, composée de la colonie russe et de nombreuses personnalités parisiennes. Trois fois rappelée, Mme Dolina, très émue, a obtenu un véritable triomphe de sympathie et d'admiration.

Il en fut de même pour la célèbre cantatrice de l'Opéra, Mme Caron, au concert d'Harcourt (musique classique), où elle souleva toute la salle d'enthousiasme dans la scène du *Temple d'Apollon*, de l'*Alceste*, de Gluck, rendue par la grande artiste avec un très beau sentiment dramatique. La séance, qui débutait par des fragments du *Prométhée*, de Beethoven, s'est victorieusement terminée avec la belle exécution de la *troisième Symphonie* de ce maître, la superbe *Symphonie héroïque*.

Au concert de la *Société chorale d'Amateurs*, fondée par M. A.-G. de Sainbris et présidée avec grande supériorité par M. Augé de Lassus, on a donné une fort belle exécution du ravissant oratorio de Massenet, *Ève*. Le maître dirigeait lui-même, et sa présence au piano n'a pas été une des moindres attractions de la séance. *Ève* est un « mystère » en trois parties, œuvre très pure de formes, qui occupait toute la seconde partie du concert et reste une des pages maîtresses de Massenet.

Dans la première partie (qu'on nous pardonne cette interversion à cause de l'importance de cet ouvrage, on a eu grand plaisir à entendre de beaux fragments de l'*Élie*, de Mendelssohn; un *Menuet chanté*, de Lacheurie, et *Jeanne d'Arc à Domrémy*, de Max d'Olonne, exécutés avec autant de justesse que de précision. Les solis étaient chantés avec distinction par M^{lles} Mathieu d'Ancy, Jane Goupil; M^{mes} Dresse-Brun, Pépin-Lebrasseur; M^{lle} Clicquot de Mentque, MM. Mauguères et Raquez. Très vifs applaudissements pour ces belles œuvres et leurs habiles interprètes.

Mme Marthe Crabos n'a pas échappé à la terrible calamité qui a fait, cet hiver, le désespoir des oiseaux chanteurs de l'art musical. Après deux mois de silence, employés à vaincre... l'influenza! la charmante cantatrice vient d'affirmer, par deux fois, que ce repos forcé la rend au monde artistique plus vibrante que jamais. On a pu s'en convaincre à la salle Pleyel où, prêtant le concours de son talent au distingué violoniste J. Dumas,

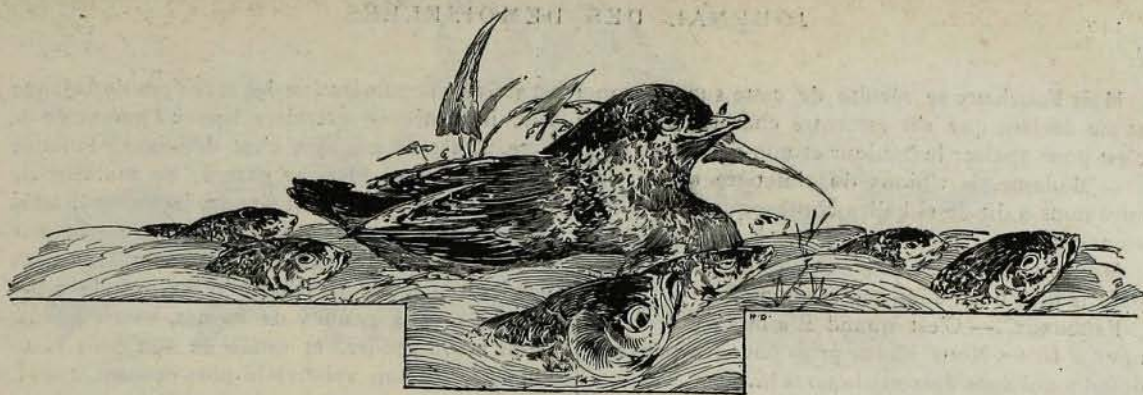
Mme Crabos interprétait délicieusement à son concert la ravissante mélodie de Fontenailles : *Les Deux Cœurs*, d'une si touchante émotion, et l'air d'*Amadis*, de Lotti, un chef-d'œuvre de grâce.

Plus récemment, Mme Crabos groupait autour d'elle nombre de musiciens éminents, heureux d'apporter leur concours à la sympathique artiste pour son intéressante audition d'élèves.

Au programme, les œuvres les plus attrayantes, véritable tournoi où l'on a tour à tour chaudement applaudi l'air de *Manon*, de Massenet, par Mme G.; deux duos de Saint-Saëns : *La Brise* et *Pastorale*, par M^{mes} d'O. et R., très délicatement rendus; *Gallia*, de Gounod, par M^{lle} Marguerite B. Puis, dans la seconde partie, le charmant duo de Gounod : *D'un Cœur qui t'aime*, par M^{lles} Berthe M. et Marguerite F.; *Quand Mignon passait*, de Wekerlin, dit avec charme par Mme d'O.; l'air du *Roi d'Ys*, de Lallo, par Mme R., et *La Mirabilis*, suave méditation poétique de A. Périllhou, chantée en artiste par M^{lle} Berthe M.; suivait un très beau chœur du même auteur : *L'Hermite* (chanson de Clément Marot), dont on a admiré la savante ordonnance et le parfait ensemble de toutes ces jolies voix qui font honneur à l'enseignement de leur professeur. Dans ce ravissant chœur, Mme Crabos a chanté, avec grand art, la première partie qui forme un superbe solo, puis l'ensemble reprend ensuite pour finir en une exquise douceur. *Les Deux Cœurs*, de Fontenailles, et *L'Aubade du Roi d'Ys*, par M^{lle} Marguerite F., ainsi que l'air de *Phryné*, de Saint-Saëns, ont achevé cette remarquable série d'élèves.

Il nous reste à dire combien, au cours de la séance, on a acclamé les éminents artistes qui vinrent y prodiguer le charme de leur talent. Mme Renoult-Chesneau s'est surpassée au piano, dans des pièces de Grieg; M^{lle} Mutel, la fine diseuse, dans des poésies d'un sentiment élevé. L'habile archet de M. Dumas a fait sensation dans des pages de Mendelssohn d'abord, puis dans sa *Czardas*, de Chapuis, enlevée en virtuose. Que dire de la *Chanson de Guillot Martin*, exécutée au piano, d'une façon absolument délicieuse, par son auteur, M. A. Périllhou? curieuse page d'un archaïsme saisissant. Que dire enfin de l'immense succès de Mme Crabos dans les ravissantes mélodies de L. Vienne: *La Prison*, *Donc, ce sera par un clair jour d'été*, et *A Elle!* dont sa voix et sa diction, si pures, bénéficiaient encore de l'accompagnement idéal de l'auteur. C'est avec le *Pur Décesti* (1700), ariette de Lotti, exquisement rendue en langue italienne, que la charmante cantatrice a clôturé sa brillante réunion. Un chœur de *Phryné*, de Saint-Saëns, d'une grande justesse d'exécution, a été le signal des derniers bravos.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



es chères lectrices, les derniers délais pour la pénitence sont expirés depuis quelques jours déjà; les orchestres les plus enragés se sont tus, et les festins que, par un bizarre contresens, nous réservons au Carême, n'osent plus faire étalage de leurs menus gourmands et de leurs recherches élégantes. Les Rameaux, demain, la grande Semaine ensuite, c'est le moment où jamais de faire des sermons ou d'en entendre, suivant les aptitudes de chacun.

A Paris, la tâche d'auditoire est facile et douce, car on peut choisir suivant son goût; en province, elle est plus pénible; c'est parfois une vraie pénitence qu'il faut s'imposer pour suivre les *Exercices*, ce à quoi nous sommes tenus pour nous d'abord, pour l'exemple aussi.

Il faut, dans la vie, savoir se contenter de ce que l'on a; or, le Seigneur nous met parfois à l'épreuve en nous envoyant des prédicateurs... comment dirai-je?... de peu de talent, et même de pas de talent du tout. C'est à ces auditoires mal partagés que je m'intéresse le plus, et j'ai quelques petites recettes de ménagère à leur communiquer pour tirer parti le mieux possible de ces miettes de la table du Seigneur.

La première condition pour ne pas s'exaspérer d'un mauvais sermon, c'est de l'écouter de bon cœur. Vous n'imaginez pas combien cette bonne volonté rapproche les distances entre le verbe hésitant, lourd, pauvre, du malheureux prêtre qui dit mal d'excellentes choses, et l'esprit de celui qui, les recevant de bonne grâce, leur rend, de ce

fait, un peu de ce qui leur est enlevé par une élocution barbare. Dans tous les cas, ma recette a cela de bon qu'elle apaise au lieu d'envenimer.

J'en ai une autre, et je vous la recommande pour le moment précis où votre mère vous dit : « Bichette, le deuxième coup a sonné, il faut mettre ton chapeau ». Ordinairement, Bichette se lève de mauvaise grâce, s'étire, regarde le temps qu'il fait, avec le secret espoir qu'il tombe des hallebardes en travers, ce qui interdit les sorties aux rhumatismes maternels, et comme le soleil brille et que les oiseaux chantent, Bichette s'en va mettre son chapeau en murmurant : « Quelle scie ! » — Eh ! Bichette, vous n'avez pas honte ! Comment, vous ne pouvez pas donner une demi-heure d'ennui trois fois par semaine au bon Dieu qui vous donne sans compter les beaux jours, les douces paroles de ceux qui vous aiment, et la jeune chanson de votre cœur ! Allons pas de visage boudeur, ne tirez pas rageusement sur vos gants qu'il faudra ensuite raccomoder, et si vous n'avez pas assez de vertu pour embrasser joyeusement cette mortification, ayez assez d'amour-propre pour vous dire : Je veux trouver de quoi remplir utilement cette demi-heure, je veux du contact de cette pensée avec la mienne faire jaillir une étincelle.

Plus le prédicateur est détestable, plus il faut écouter avec soin, chercher, comparer, se souvenir, travailler sur son propre fonds. Je vous assure que cela est intéressant et que vous serez étonnées des résultats de votre bonne volonté.

Imitez, dans cette simplicité d'intention, la foi naïve de ceux de nos paysans qui fréquentent encore l'église. J'en rencontrai un à la dernière fête de la Toussaint; il pleurait comme un veau, et, comme il sortait du cabaret où il entre volontiers, je me permis de répondre à son bonjour par cette réflexion de circonstance :

— Bonjour, Fauchoux, vous avez encore bu pour être dans un état pareil ?

Mais Faucheux se révolte de cette supposition et me déclare que s'il est entré chez le *débitant*, c'est pour apaiser la douleur et non sa soif.

— Madame, je v'nions du cimetière où M. le curé nous a dit de si belles choses que j'en pouvions plus.

Moi, *intéressée*. — Ah ! Et qu'est-ce qui vous a paru le plus beau dans son sermon ?

FAUCHEUX. — C'est quand il a mis son étoile et nous a dit : « Nous allons prier pour les pauvres défunts qui sont dessous la terre !... »

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que M. le curé jure n'avoir pas prononcé ces mémorables paroles. Qui croire ? Faucheux, puisqu'il a trempé son vin des larmes de la contrition.

Mais revenons un peu aux habitants de Paris qui, en matière de religion, sont aussi gâtés qu'en tout autre genre. Le mal y a tant de séductions qu'il faut tâcher d'en donner au bien ; alors, chacun s'ingénie, les bons Pères, quelle que soit la forme de leur capuchon ou la couleur de leur scapulaire, rivalisent de zèle pour attirer le public : les missionnaires organisent des sermons dialogués ; cette forme, qui réussit dans les quartiers ouvriers, a été introduite, cette année, à Saint-Philippe-du-Roule. A Saint-Gervais, on ressuscite les chants de l'antiquité chrétienne, avec cette recherche d'exactitude qui est si bien dans les goûts actuels. C'est dom Pottier, bénédictin de Solesme, qui a été le promoteur, le réformateur, tout au moins, du chant grégorien qui se perdait peu à peu sous les variantes que lui infligent, depuis des siècles, l'ignorance et la fantaisie de nos chantes. Rien de plus beau, de plus saisissant que les tonalités étranges, que ces modes bizarres et naïfs où la grandeur et la simplicité vous plongent dans le passé et le font revivre avec une admirable puissance. A la Madeleine, le sermon du Père Forbes était précédé de chœurs du *xvii*^e siècle, sans accompagnement. Le jour où je suis allée entendre le célèbre Jésuite, je vous ai bien regrettées toutes. Devinez pourquoi ? — C'est qu'il traitait la question *Mariage*. Nous y voilà ! Ah ! mes pauvres enfants, qu'eussiez-vous pensé en écoutant cette parole incisive, un peu narquoise, avec parfois une note émue qui touche d'autant mieux qu'elle est plus inattendue ; qu'eussiez-vous pensé du tableau si inquiétant des unions mondaines ? Je ne veux pas vous redire avec lui que le malheur des mariages actuels vient de la légèreté avec laquelle on les contracte, et de l'amour de l'argent qui les fait contracter, je ne suis pas prédicateur, mais j'ai retenu une pensée charmante que je vous envoie. Le Père assure que le mariage est un sacrifice réciproque, et quand il

est arrivé à l'énumération des sacrifices de la jeune fille, il a mis en première ligne : l'amour de la mère. N'est-ce pas que c'est délicieux ? la jeune fiancée dans sa blanche parure, au moment de quitter la maison qui fut sienne, jetant un double regard sur le passé auquel, volontairement, elle dit adieu, et sur l'avenir inconnu, sacrifiant à ses devoirs nouveaux la pauvre mère qui, le cœur brisé, les yeux gonflés de larmes, sourit à tous, même à son gendre, et ornée de son plus beau panache, de son velours le plus opulent, remet, sans faiblir, son trésor le plus précieux aux mains du cruel qui, certes, ne l'aimera jamais autant qu'elle.

Je vous prie de croire, petites amies, que ce n'est pas du tout avec ces expressions que le Père Forbes a présenté le tableau, mais le fond reste le même, et, encore une fois, je vous ai bien regrettées à la Madeleine, le jour où il y fut question d'épousailles.

La chronique du mois est nulle en dehors des questions irritantes dont assez vous parlent sans que nous nous en mêlions ; depuis ma dernière causerie, le printemps s'est fâché et a répondu à nos souhaits de bienvenue par des flots de neige et des paquets de grêle. Brouillards, tempêtes, n'ont pas été favorables aux voyageurs aériens, marins ou terriens. Un ballon emporté par une rafale, allant Dieu sait où ; *La Champagne* lutant, désarmée, contre l'Océan furieux, et envoyant une avant-garde sous la pluie glacée et les flots démontés pour chercher du secours. C'est beau de se battre poitrine contre poitrine ou de mourir sur sa *pièce*, comme disent les artilleurs, mais c'est encore plus beau, lorsque le commandant vous dit : « Une mort obscure et atroce attend probablement ceux qui vont s'embarquer sur la grande chaloupe qu'on appareille ; qui veut en être ? » Et que tout l'équipage se lève, le second réclamant comme un droit de se mettre à leur tête. Braves gens ! braves marsouins ! Pour compléter la série des voyages malchanceux, sur terre, les locomotives, se trompant de vocation, se sont mises à cabrioler comme des chamois pour finir misérablement le nez à terre, après un saut de six mètres. Il paraît que c'est la faute d'un boulon ; je veux bien. Ne vous attristez pas trop, mes chères lectrices, de cette série à la noire : le ballon n'était pas monté ; *La Champagne* et ses braves sont sauvés ; le train 20 n'a tué personne. Ah ! si dans la vie on en était toujours quitte pour la peur ; mais... demandez plutôt au Père Forbes.

C. DE LAMIRAUDIE.